

LES FÊTES DU SOLSTICE D'ÉTÉ EN ARAN ET COMMINGES

Pendant la Seconde Guerre mondiale et les années de « modernisme » qui ont suivi, la célébration des feux de Saint-Jean avait presque totalement disparu. Après les « Trente glorieuses », avec les mouvements de retour au pays et les courants de conscience identitaires, elle renaîtra dans les 20 dernières années du xx^e siècle. L'usure du temps, la perte de mémoire et les parfois trop nombreuses concessions aux modes et goûts du jour ont dénaturé ou fait perdre leur sens et âme aux fêtes traditionnelles comme la Saint-Jean, au point que des acteurs locaux, associations, comités des fêtes, municipalités... souhaitant faire vivre ce patrimoine sont demandeurs de références et de critères. Une étape importante a été franchie en décembre 2015, avec la déclaration de l'UNESCO inscrivant Les Fêtes de Feu des Pyrénées au Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité. Soixante-trois communes, dont trente-quatre sont situées en Comminges et Barousse, ont été concernées par ce classement, cela grâce à l'initiative et la vision inclusive de la Principauté d'Andorre, reliée par l'efficacité des services de culture de Catalogne. Elles furent suivies par l'administration française, dûment instruite par l'université de Pau et des Pays de l'Adour.

Durant ces deux dernières années, des représentants d'*Eth Ostau Comengés* ont pris part au sud des Pyrénées à diverses rencontres, conférences, symposium... d'échanges d'informations et d'expériences sur ces thèmes. Mis à part au Val d'Aran, la culture populaire du versant nord de la chaîne est peu connue. Il fallait donc commencer par expliquer une image générale des fêtes du solstice d'été en Aran et Comminges, une sorte de typologie du constant sur lequel chaque lieu ou époque apporte ses propres variations : une sorte de référence interprétable au moment de l'étude, puis de l'action. Nous vous livrons ainsi la version en

français de la conférence donnée en occitan gascon au symposium qui a eu lieu à Reus (Catalogne), en avril 2017.

Eth halhar/haro/bar/harc

Depuis le Haut Aran et le Larboust, en descendant vers la vallée de l'Arbas et les serres du Nébouzan, le feu qui brûle pour la Saint-Jean conserve la même forme, tout en incluant des variantes locales. L'élément central en est le tronc entier d'un arbre droit, fendu et écorcé, séché et finalement dressé en un lieu précis où il sera brûlé le soir de la fête. Selon les variantes locales du dialecte gascon pyrénéen oriental, cet « arbre de feu » se nomme *er har*, *er haro*, *eth har* en Aran, *eth halhar* dans les vallées d' Oueil, de Larboust et Luchon, *eth harc* en Barousse et tout au long de la Garonne, ainsi que dans le Castillonnais. Pensant que le *h* initial d'un mot gascon correspond au *f* initial d'un mot catalan (et d'autres langues latines), nous trouverons un vocabulaire semblant en Pallars et Ribagorça : *far*, *faro*, *falla*, *fallaire*... À la ville de Bagnères-de-Luchon, plus de trois siècles de thermalisme, de visites de la noblesse et des cours de Paris ont

Urau, Saint-Jean, 1914, carte postale ancienne.



diffusé le mot français d'origine germanique « brandon », synonyme de « flambeau », qui substituera le mot occitan *halhar*, chaque jour plus oublié.

Comment le fait-on et de quelles essences ? Quand et par qui ? L'arbre choisi est un sapin (lat. *abies*, gasc. *avet*) des forêts immenses des ubacs de haute montagne ou alors le hêtre (lat. *fagus sylvatica*, gasc. *hai* ou *bag*) qui croît bien droit dans les forêts de moyenne montagne, et aussi le chêne (lat. *quercus robur*, gasc. *casse*) des plantations des serres du Bas Comminges. Toutefois, les qualités du sapin, si droit, si long et dont la résine brûle en donnant tant de lumière, sont autant de bonnes raisons pour que l'on en plante, hors de son écosystème, dans quelques villages de plus faible altitude, où ils seront tout spécialement destinés à devenir un feu de Saint-Jean. On les voit pousser non loin du lieu traditionnel où ils seront brûlés. Une bonne explication de la *halhada*, préparation de l'arbre en 1908, nous est donnée par *Joan Soulé-Ventura*, de Ferrère, en Barousse :

« *De tota'ra vita, eth harc que s'ei halhat e plantat eth deluns de Pentacosta... Per atau dia, eths conscrits que van hèr eth harc. D'autis còps, qu'era eths darrèrs maridats qu'èran tenguts de hè'u... Ara punta deth dia... eras picas en còth... en bòsc... eth mès polit perjau de hai... entà hèr eth harc... Un còp eth hai en tèrra, que'u pelan... Eth harc, ua pèça de quaranta o cinquanta pams (8 a 10 m) de long, que's halha tara vrespada... Que cau èster peth mens cinc o siés òmes, eths uns hèr cunhs, eths autis hèr canelhas damb era pica, e damb ua massa trucar a granas cavelhadas. Entà halhar, qu'òm comença tostemp peth cap gròs qu'òm espartèla en crotz, après qu'òm i hica un gròs cunh tà hè'u badar e, damb ua endòrta de mata, qu'òm le sarra tot en torn, tà que non s'esparca de tot... En cap prim qu'òm le dèisha nau o dètz pams (1,80 à 2 m) sense halhà'c pr'amor qu'ei pr'aquiu qu'òm le quilha. »*

En quel lieu, et comment sera-t-il dressé et brûlé ? Le brandon est toujours « quillé » au même endroit, que ce soit sur une hauteur ou au milieu du village, au *prat vediau*, le pré commun... Pourvu qu'il soit à la vue des autres brandons ! Il était important, le soir de Saint-Jean, de voir tous les brandons enflammés en même temps, comme se répondant les uns aux autres, à travers tout le pays. Il est toujours planté, fiché, dans le même trou que l'année



Ponlat, *eth harc* de Saint-Jean, 2016. Photographie Alain Mas.

précédente. Presque toujours au bord de l'eau, d'une source, d'une fontaine ou bien d'une rivière. Louissette Pratviel, de La Baderque – dans la vallée de l'Arbas – nous dit :

« *Qu'ac plantavan donc ath tornant de... En Serrat deth Boish, qu'ac botavan, ath hons dera Pinta. Qu'èra aqui, eth huec dera Sent Joan, pr'amor que's vedia de lonh e, aqui, n'arriscava cap arren : i avia cap de construcion. E aqui, que s'i dançava tota era net! E que minjàvam sus plaça.* »

Et il faut préciser qu'en ce lieu il y a la fontaine avec l'abreuvoir ; tout près se trouve aussi le métier pour ferrer les vaches, avec le foyer de sa forge, le tout formant un bon voisinage, symbolique, de feu et d'eau. Et Joan Soulé-Ventura de Ferrère continue :

« *Tà quilhà'u! Sus eth ser, quan eth solelh se plega, qu'ei eth moment de botar-s'i. Tot le monde (eths òmes) que s'i amassa : eths uns que pòrtan còrdas, eths autis escalas, de cortas e de longas, d'autis damb pèrjas. Tà quilhar eth harc, que i cau adreça e precaucion, non n'i deu aver que un tà comandar e derijar. Un còp quilhat, un gojat que i puja ath bèth cap tà botà'i va garlanda qu'eras gojatas an hèt damb boish e damb nènas, damb un mai tot flocat.* »

Parce que l'on a fendu et paré l'extrémité la plus grosse (qui est la moitié inférieure de l'arbre), puisque c'est celle qui flambera vers le ciel, et que l'on a laissé l'extrémité plus fine lisse (qui est le quart supérieur de l'arbre), puisque c'est celle qui sera plantée dans le trou creusé dans le sol, alors le brandon dressé renverse la relation symbolique de l'arbre entre la terre et le ciel au moment de son sacrifice au solstice d'été. On retrouve cette inversion de l'arbre reliant la terre au ciel dans un village de la Catalogne centrale. À Centelles (plaine de Vic, Osona), on sacrifie un pin au solstice d'hiver. Cet arbre est transporté, naturellement vertical, depuis la forêt jusque dans l'église. Il sera suspendu en avant de l'abside, renversé, avec les branches, le faite tourné vers le sol, et la section de la souche tournée vers la voûte.

Eths halhòts ou eras halhas

C'est le domaine des enfants, des plus petits aux adolescents ; parfois, des jeunes gens s'y joignent pour enseigner et aider. Ce sont les pères, les aînés ou les parrains qui les fabriquent, ce sont les mères et les sœurs, les jeunes filles, qui les décorent, le plus joliment possible, avec des fleurs et guirlandes. Les garçons les portent en main, d'une main ou des deux mains, selon la forme de la *halha*, et jamais posée sur l'épaule, comme on le ferait avec le manche long d'un outil. Il

y a trois sortes de *halhòts* mais qui ne se mélangent jamais. On ne les voit jamais ensemble : la coutume de chaque village est liée « depuis toujours » à une sorte de *halhòt* et elle n'en voudra pas d'autre. Une première sorte ressemble à un modèle réduit du grand *halhar*, maniable, fait d'un tronçon de branche bien droite, écorcée et fendue. La *halha* de cette forme sera plutôt tenue en main, devant soi, droite comme un cierge ou un flambeau, et, pour en jouer, elle se prête mieux à la faire tourner au-dessus de la tête, en dessinant un cercle horizontal. En témoigne Joan Soulé-Ventura, de Ferrère :

« *E eras halhas deith dròlles ? Ja podetz creir que cada-un que vòu era sua. Que s'an a hèr ! Tà d'aquerò, qu'òm va hèr va pèrja d'avet o de bedoth, tirar-ne era pela e halhar-la dera madeisha manera qu'eth harc. Tath mainatjon pòc, qu'òm halha un baston... Eras mairs ja n'an pro de hèr boquets tà botar-les ath cap deras halhas deith dròlles. »*

Une deuxième sorte est faite d'écorces de cerisier (lat. *prunus cerasus*, gasc. *ceridèr*, *cedirèr*, *cerisèr*, *cerir*) ou de bouleau (lat. *betula pendula*, gasc. *bedoth*), grossièrement enroulées sur elles-mêmes et percées pour les enfiler au bout d'une tige de bois vert, ou de fil de fer noué à une poignée, faite d'une section de branche. Avec cette forme de *halha*, selon la longueur de la tige ou du fil de fer, on peut faire tourner la boule de feu des écorces enflammées en grands cercles verticaux, depuis le ras du sol jusqu'à plus d'un mètre au-dessus de la tête. Ce sont ces *halhas* que l'on peut voir en Aran, autour du *haro*, pour la Saint-Jean de Les. Anciennement, les roues de feu de ces *halhas* passaient dans toutes les rues, on les croyait peut-être utiles pour une purification du village. Toujours en Aran, J. Sandaran raconte qu'à Sant Joan de Toran : « *Aqueres halhes, les hèn prenent ua rama qu'ena part de baish forme ganchon e, damb aquera rama, passen es peles de ceridèr. Peth costat qu'ei prima, la tòrcen entà aver flexibilitat tà hèr anar era halha. »* Fort semblables à celles de Castillon-en-Couserans, décrites par P. Castet : « *Eras halhas que's hèn dam un madat de pelas de cerisèr o de bedoth, estacadas damb ua endòrta verda ath cap d'un baston verd : aqueras pelas, un còp alugadas, que craman coma rosina e cada dròlle que'n tenc ua provision. »* Une troisième sorte consiste tout simplement à récupérer des vieux balais, ceux fabriqués à la manière ancienne, avec des branches de genêt (lat. *cytiscus scoparius*, gasc. *escoba*) ou de bruyère (lat. *calluna vulgaris*, gasc. *bròc* ou *brocau*) liées en bouquet à un long manche fait d'une branche de noisetier (lat. *corylus avellana*, gasc. *averèr*), comme par exemple à Labarthe-de-Rivière : « *Eths dròlles qu'aluguan balejas, entà hèr escapar bisplas de cap ath cèu... »* Nous pourrions remarquer qu'en Rivière de Comminges, ce sont les vieux balais qui deviennent des *halhas* et que nous avons

l'exemple contraire en Alta Ribagorça, à Pont de Suert, où ce sont les *falles* que l'on fabrique à la manière et forme des balais.

Les *halhòts* sont toujours allumés au *halhar* et, quand ils commencent à être bien enflammés, les enfants les font tourner pour dessiner des roues de feu tout en se déplaçant, en sautillant... autour du *halhar*. Peu après, ils pourront continuer à « jouer au feu », un peu éloignés dans la prairie... selon la nature du lieu. À nouveau J. Sandaran pour *Sant Joan de Toran*:

« *Despús d'èster benadit peth capelhan a boca de net, l'aluguen e au cremen es mainatges, corren ath torn deth harc damb es halhes alugades... e jòguen atau enquià qu'ei cremat de tot.* »

Et aussi P. Castet pour Castillon-en-Couserans:

« *Tanlèu qu'eth harc é plan ahlamat, eths tengueires de halhas s'apròishan endà alugar-las... e eth tengueire s'escapa ath mès córrer... Non ei cap permetut d'alugar eras halhas eras uas dam eras autas, que las cau alugar totas ara hlama deth harc. Un còp eras halhas alugadas... hèn un gran rond de halhas alugadas ath torn deth harc, que lança longas garbas de halamas e belugas... Quan eth harc é acabat, que se'n tornan endà casa ara claror deras halhas.* »

Les musiques et danses

Les premiers instruments, indissociables des célébrations catholiques et des événements communaux, sont les cloches de l'église ou de la chapelle. À Saint-Gaudens, Estancarbon, Labarthe-de-Rivière: « *Ara caijuda dera net, eras campanas que carilhonan pera alugada deth arram.* » Quand la paroisse est vouée à Saint-Jean, le rituel particulier à la fête du feu et du solstice d'été se superpose et se mélange aux coutumes et pratiques d'une *hestacion*, fête votive, normale de ville ou village. Une procession menée par la bannière du saint, suivie selon le cas d'une statue ou effigie, se déplace, le soir, depuis l'église jusqu'au lieu du *halhar*. Le sacerdote bénit le *halhar* et les *halhòts* ornés de fleurs. Ensuite, avec un cierge allumé à l'église, il met le feu à la paille qui habille le *halhar* pour faciliter son embrasement. La procession chante le *Ut Queant Laxis* qui est l'hymne de la nativité de Saint-Jean. Le lendemain, le 24 juin, la fête continue: musiques de passe-rues le matin, grands repas le midi, jeux divers et bals jusqu'au soir... pour autant que l'on en a eu les moyens! Dans toute la Gascogne, les instruments les plus prestigieux pour les fêtes et cérémonies sont ceux du couple de musiciens jouant l'un du tambourin avec la flûte à trois trous et l'autre du violon, une formation bien conservée et aussi renaissante, surtout vers les pays de l'Adour. À Vielha, en Aran, un livre de comptes municipaux du début du xvii^e siècle

mentionne le paiement de douze reals aux tambourins de Saint-Jean et pareillement pour les tambourins de Noël. En Comminges et Aran, le violon était l'instrument le plus connu et populaire dans les villes et villages. Comme nous le raconte Louissette Pratviel, de La Badèrque, dans les années 1940 :

« Après, que i èra Séraphin que jogava eth vieulon. Eth, per exemple! Sabia cap jogar! Que jogava tostemps eths mèmas aires. E alavetz que jogava aquerò e totis qu'entorniavan ath torn d'aqueth huec e sautar! ».

Mais aussi à Saint-Gaudens, Estancarbon, Labarthe-de-Rivière, vers 1908 :

« Era joenessa esperava damb impaciença eth dia dera SentJoan entà dançar ath son deth bicolon. » « Eths dròlles qu'alugan balejas, entà hèr escapar bisplas de cap ath cèu... eths musiciens que jogan sus era plaça. ».

Une flûte à bec, à six trous, était des plus populaires parmi les bergers. Selon Joan Amades et J. Sandaran, au tout début du ^{xx}e siècle, autant de bergers flûtistes, que l'on pouvait payer et accompagnés d'un tambour, faisaient les passe-rues de la Saint-Jean, qui est aussi la fête votive, de Les en Aran. La *còrna*, faite d'écorce du printemps enroulée sur une anche de la même écorce, de forme conique longue et étroite, jouait pour commencer le bal à *Sant Joan de Toran*. Le hautbois, *aboès*, est une évolution fort élaborée, de style baroque, de la *còrna*. En Couserans, il est l'instrument principal pour faire danser. Cependant, là tout comme un peu partout, on danse surtout « au tralala », c'est-à-dire au chant, *ath son dera votz*.

Les danses commencent par le jeu des *halhòts*. Les *halhòts* se déplacent en cercle autour du brandon, tout en sautant et faisant des roues de feu, selon le plaisir et la fantaisie des enfants qui les portent. Et toute l'assistance s'émerveille de ce spectacle qui est déjà ainsi une forme primitive de danse. Il y a aussi des témoignages du même jeu des *halhòts* mais plus ordonné, des mouvements synchronisés de toutes les roues enflammées, formant une grande couronne de feu, centrée par la colonne du *halhar* brûlant. Le bal commencera à peu près quand la moitié supérieure du *halhar* sera tombée en braises, quand le feu ne donnera plus trop de chaleur et que les flammes donneront encore assez de lumière. Selon la tradition la plus ancienne, ce sont les derniers mariés qui ouvrent le bal. Il ne semble pas qu'il y ait une danse particulière, avec des pas et une chorégraphie spéciale à Saint-Jean, dans le répertoire gascon. Cependant, le bal continue avec les diverses danses en cercle. Les danses traditionnelles les plus populaires dans toute la Gascogne se disent *rondas* ou *rondèus*.

Les pouvoirs

Les pouvoirs des charbons, des tisons éteints, sont recueillis par chacun, quand le *halbar* a fini de brûler, pour en porter un morceau à la maison. Il sera gardé longtemps, pour protéger de beaucoup de choses. Les uns le font, tout en disant que c'est une superstition. D'autres le font tout en se justifiant par une explication christianisante : puisque le curé, le sacerdote, a béni le brandon avant qu'il ne soit brûlé et que le feu a de surcroît tout purifié, chaque morceau de charbon est sensément chargé de vertus et sainteté... P. Castet en 1908, à Castillon-en-Couserans, rapporte que :

« *Quan eth harc é acabat, cada-un que s'aplega un tison, endà penjà'u ath costat deth larèr.* »

Et, non loin de là, en Bethmale :

« *D'outes s'empòrtan un tison alumat qu'amagaràn en un canton deth armari... Qu'a un gran nombre de vertuts : que preserva deth perigle, dera grèla, dera mala mort e de totas serias de malautiàs que poiuriàn atacar eth bestiar.* »

Et en Barousse, à Ferrère :

« *Aqueths tidons e eras estèras deth harc de Sent Joan, qu'òm les tira dehòra quan perigla, o qu'òm ei amiaçat dera grèla. En certas maisons, que n'i a encara de cinquanta ans a. Atau madeish deths boquets, que les consèrvan denquià que davaran a tròces.* »

Et à La Badèrque, dans les années 1940 :

« *Cada-un que s'emportava un tison pr'amor qu'èra eth pòrtabonur. E Jeannette de Galèi... Qu'èran encara mès supersticiosis deth aute costat de Cornudèra que d'ací. Qu'èra endà hèr partir eras podoèras. E Jeannette que i cretz encara ! Mès, jo, aquerò, a casa, n'ac è cap james entenut a díder. Jo, a casa, non m'an cap james parlat de podoèras ! Mès que mo'n portàvam un brandon [un tison] e que'u botàvam sus era shumenèia e tota era annada, dinca era annada seguenta. E aquerò qu'èra en totas eras maisons.* »

Une autre coutume concernant les charbons, encore vive vers 1975 à Roquefort, et pratiquée surtout par la jeunesse, est le jeu de *mostrar*, se mâchurer, se noircir la face, et de *mostrar*, noircir les filles. Les garçons se frottent les mains avec les charbons, bien noires, et se « *mostrent* », barbouillent leurs visages, bien charbonnés, et alors ils se mettent à poursuivre les filles pour les « moustrier », elles aussi. Celles-ci, tout d'abord font mine de résister mais, bien vite, elles se prennent au jeu avec énergie et dans la joie.

Les pouvoirs des plantes et des *èrbas bonas*, médicinales et aromatiques, sont naturellement évidents pendant les dernières semaines du printemps. Depuis le mois de mai, les travaux de la terre et le calendrier des fêtes (semences, plantations... les *maidadas*, les Rogations et la Fête-Dieu) sont étroitement liés à la croissance des plantes et à l'épanouissement des fleurs. Les petits rameaux ou bouquets de fleurs de saison (choisies parce que bonnes pour la santé, pour leur parfum ou à cause de leurs couleurs selon quelques langages ou symboles...) qui sont tenus en main ou fichés dans une fente des *halhòts* des enfants, le grand bouquet et la guirlande qui couronnent le *halbar*, seront tous ainsi bénis en même temps par le prêtre bénissant le *halbar*. Le bouquet retrouvé dans les braises, sans qu'il ne soit trop brûlé, il faut le conserver à la maison qu'il protégera. À Bethmale :

« *Eths mès abiles van destacar un boquet que corona era pèrja... Aqueth boquet qu'ei hèt d'uas hlors dera sason : ròsas, margalidas, cabelhs de blat e pampòs de vinha.* » « *Aqueth diá tanben, que cau hèr, avant meddiá, provision de huelhas de noguèr e de samuquèr endara tisana.* » « *Quauquas familhas an conservat eth usatge de hèr aqueth diá, dam pega nera, ua crotz sus eths caps de bestiar de lana.* »

Durant les quelques jours qui suivent la Saint-Jean les femmes cueillent les *escarons*, les fruits verts du noyer (lat. *juglans regia*, gasc. *noguèr*), pour faire le vin de noix, une macération qui sera bonne pour Noël. Ainsi, il sera donc préparé en solstice d'été pour être consommé en solstice d'hiver. On fait aussi des boissons avec les fleurs de sureau (lat. *sambucus nigra*, gasc. *samuquèr*), et des liqueurs d'herbes et plantes diverses (pour cela chaque maîtresse de maison a sa recette et son secret) macérées dans l'eau de vie.



Ponlat, la fontaine de Saint-Jean, 2017. Photographie B. Ménétrier-Marcadal.

Les pouvoirs des eaux

Nos montagnes sont riches de sources et fontaines d'eaux minérales et thermales, connues et pratiquées bien avant la venue des Romains. L'archéologie démontre un usage suivi pendant vingt siècles de certaines sources, pour se soigner au nom d'un dieu aquitain, puis d'une nymphe latine qui laissa la place à une *hada* locale ou encore à un saint chrétien... jusqu'à nos jours avec la science du médecin. Saint-Jean, fils de Zacarias, baptisa son cousin Jésus, fils de Marie, dans le fleuve Jourdain, en lui versant de cette eau sur la tête. Un rituel qui pardonnait les péchés et purifiait par l'eau, assez récent dans sa religion juive, pendant que perdurait aussi l'antique sacrifice par le feu, d'offrandes sur un autel. Le christianisme a associé l'image de Jean-Baptiste initiant Jésus entrant dans une nouvelle vie, avec les pratiques rituelles de bains régénérateurs.

Le village de Ponlat, adossé à une serre, à faible distance de Montréjeau, a la particularité de célébrer les deux Saints-Jean. L'église paroissiale est vouée à Saint-Jean l'évangéliste, populairement connu comme celui de l'aigle ou aussi comme Saint-Jean d'hiver. À l'écart du village, en un lieu des plus élevés du territoire communal, avec une vue sur toutes les montagnes du Comminges, et d'où, aux jours des solstices, on peut voir le soleil à l'horizon, le matin comme le soir, règne la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. En lisière d'un bois, où dominent les chênes, mais avec assez de sapins, plantés du côté de la chapelle, pour devenir *halbar*, à chaque fois qu'il sera nécessaire. Un chemin descend rapidement entre les arbres, un chêne énorme s'élève en bordure d'une clairière marécageuse. Vers le haut de ce marais verdoyant, une dalle de pierre est dressée, elle pourrait avoir quelques centaines d'années, tout comme deux millénaires. Plus bas, il y a la fontaine monumentale. Apparemment bâtie et refaite plus d'une fois depuis le xviii^e siècle, elle est surmontée par la statue de Saint-Jean qui semble déjà une production industrielle. Malgré tout, cela n'enlève rien à une certaine magie du lieu. L'eau coule toujours et donne naissance à un ruisseau qui court à travers bois, vers le vallon. Il est connu et documenté qu'un grand nombre de personnes de tous les environs venaient à la messe du jour de Saint-Jean, à la chapelle, plus nombreux avant la Première guerre mondiale. Un dessin, exécuté vers 1840-1850, montre la foule densément réunie autour de la chapelle et, surtout, les malades à la fontaine, se passant de l'eau ou se baignant pour soigner leurs douleurs. Aujourd'hui, la célébration de la Saint-Jean de Ponlat reste enracinée dans la tradition, convaincue de la valeur de son patrimoine et de sa culture gasconne.

La rosée, *eth arròs de Sent Joan*, par les prairies avant l'aube

Dans cette partie centrale des Pyrénées, le printemps, les premières semaines de juin sont fortement arrosées. Les pluies quotidiennes font pousser l'herbe et chargent l'air, moite de tant d'humidité. La fraîcheur des dernières heures de la nuit la plus courte de l'an provoque la condensation. Les prés sont baignés d'une rosée abondante et, bien sûr, miraculeuse ! Il était recommandé de s'y rouler, déshabillé, pour soigner ses douleurs. En Aran, à Sant Joan de Toran, J. Sandaran nota qu'en 1908 :

« *Deth temps vielh, quauques joens anaven, avants de dia, entaths prats anar a préner eth arròs de Sant Joan, bocant-se pes prats tà banhar-se damb aquera aigua, pera virtut que a en aqueth dia.* »

À Bethmale :

« *Tots que sofreshen deths rumatismes que van eth maitin, avant era levada deth solelh, tornejà's en eths prats encara toti rosadi.* »

C'est le jeu d'*arròda-barricòt*, roule-barrique, jeu d'enfants sur un pré en pente. En haut de la pente, on s'allonge en travers dans l'herbe, les bras étirés de chaque côté de la tête, et on se laisse descendre en roulant. Arrivé en bas, la tête qui tourne, le vertige, cris et rires de la sensation et on remonte et on recommence... On agit de la même façon pour se baigner dans la rosée mais ceux qui y jouaient étant enfants ont une dizaine d'années de plus. Pendant la nuit enchantée de la Saint-Jean, *arròda-barricòt* se fera aussi deux par deux en se tenant dans les bras... raconté par Louissette Pratviel, de La Baderque, vers 1940 :

« *Que n'aprenquíam, nosautis, causas ! Que pòdes creir que n'aprenquíam, causas ! Pr'amor, aqui, qu'èra eth gran rendez-vous de totis eths amorosis... Nosautis, que mos arregalàvam ! Mon Diu, ce qu'avem podut arrider en aqueris huecs dera Sent Joan ! Mon Diu, mon Diu ! Se sabias, tu ! Que'm pensi que i avem hèt tota era educacion sexuelle dera nòsta vita ! [Que se n'arritz.] E que mos i deishavan anar, qué vòs ? E, nosautis, qu'aveitàvam ! E qué hadíam ? Eths hòlis !* »

D'autres *balbars*

Dans quelques villages et villes la fête est « redoublée » une semaine plus tard, pour la Saint -Pierre, avec un caractère beaucoup moins religieux, peut-être plus « païen », allant parfois jusqu'au burlesque.

Dans la vallée de Luchon, Bernat Sarrieu, de Saint-Mamet décrit la Saint-Pierre de 1908 :

« *Que's serveishen tanben de halhar, a nòsta, tara velha dera hèsta de Sent Pèir. À Sent Mamet, era mainada que pujen tath Cap deth Saut d'a on e's vei-òm tot eth vilatge; que i canten, sus eth aire de Ut queant laxis en hèr arrodar halharòts, tarallèras trufandèras... e que hèn uns crits de cap ara lana. Aquerò ja e's deu explicar per imitacion dera hèsta de Sent Joan, que n'ei tant pròishi. Mès aquerò non a pas guaire seguit. Sent Joan que's pren entà eth tota era solennitat e tota era esplendor.* »

Toujours dans la vallée de Luchon, en 1982-1983, j'ai pu suivre la fête de Saint-Pierre, à Bagnères. On a l'impression qu'il s'agit de la fête des habitants du quartier le plus ancien de la ville, celui du marché, des boutiques, des petits commerces et des gens de toujours, un quartier laissé de côté quand se développa la touristique ville thermale. Le jour précédant la fête de Saint-Pierre, a lieu le passe-rues du saint : « Sur un vieux camion à plateforme, un homme habillé d'un manteau rouge et avec la barbe blanche du Père-Noël, une auréole de carton doré sur la tête et une énorme clé de bois peint en main, qui fait ainsi figure de Saint-Pierre, et avec des musiciens de fanfare qui l'accompagnent sur le plateau du camion. L'itinéraire du passe-rues consiste en une visite, avec « bénédiction » de tous les bars du quartier et, au fil des heures, le protocole et la musique se font plus approximatifs et les « bénédictions » avec la cl » deviennent des *patacadas* aux musiciens. À la tombée de la nuit, une procession informelle où l'on retrouve des participants du passe-rues, suivant des hommes qui portent sur leurs épaules un *halhar* de 3 à 4 m de long, monte par un chemin qui mène à une fontaine d'eau chaude, *dera Pala deth Malh*, et, plus loin, vers un espace qui domine le quartier. C'est là que l'on plante et embrase le *halhar*, on chante avec un peu de musique, puis tout le monde descend par le même chemin, éclairé par quelques feux de bengale, pour le bal sur la place. »

Conclusion ouverte

Depuis le tout début du xx^e siècle, jusqu'aux recherches menées récemment par des membres d'Eth Ostau Comengés, les documents sont nombreux. Mais ils sont dispersés et leurs contenus sont de natures et de teneurs inégales...

Pour bien agir en faveur de notre patrimoine, valoriser et renforcer ses liens avec les habitants, dont il est un élément majeur de leur identité, il nous faudrait tendre à sa plus complète connaissance. Les actions à prévoir seraient :

- 1) recensement et compilation de la documentation existante

2) évaluation et analyse sommaire, principalement pour identifier les lacunes...

3) définir les thèmes de nouvelles recherches en fonction de ces lacunes

4) filmer les savoirs-faire des préparations des *halbars/harcs*, des flambeaux et *halhòts* en différents lieux, en nous soumettant scrupuleusement au calendrier des acteurs de la tradition

5) relancer, en l'adaptant aux nouvelles technologies, un questionnaire élaboré en 1981-1982, à partir de celui de l'Atlas Linguistique de Gascogne, enquêtes sur les pratiques de Saint-Jean. Dans le meilleur des cas, il nous permettrait de dresser une carte interactive des fêtes du feu sur notre territoire.

Bibliographie

AMADES (Joan), *Costumari Català. el curs de l'any*, volum III, Barcelona: Salvat Editores, 1979.

BRUNET (Serge), « Rites païens en pays de Luchon », *Revue du Comminges*, tome XCII, 1979.

BRUNET (Serge), « Es huecs de Sant Joan enes Pirenèus centraus ». À: *Miscellanèa en aumenatge a Melquiades Calzado de Castro: « damb eth còr aranés »*, Arròs, Val d'Aran; Lleida: Institut d'Estudis Aranès, 2010.

GRATACOS (Isaure), *Calendrier Pyrénéen. Rites, coutumes et croyances dans la tradition orale en Comminges et Couserans*, Toulouse, Privat, 1995.

RIART ARNALOT (Oriol) et JORDÀ RUIZ (Sebastià), *Les falles al Pirineu*. Lleida: Pagès editors, 2015.

SACAZE (Julien) et PIETTE (Edouard), « La montagne d'Espiaup », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1877, volume 12, n° 12, p. 225-251.

SEGUY (Jean), *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. Paris, 1954, CNRS, tome I.

VAN-GENNEP (Arnold), *Manuel de folklore français contemporain. Cycle de mai, cycle de Saint-Jean et Saint-Pierre*, tome 1, n° 4, Paris, 1981, Grands manuels Picard.

Revue: ERA BOUTS DERA MOUNTANHO, *Numero de Sén Juan*. Saint Gaudens: emprimario Abadie, 1908.

Revue: CAMELLA, *El foc a la festa n°20 gener-juny*. Reus: Carrutxa-Solc-Tramús, 2009.